François Jullien

Dénouer

Petite philosophie pratique de la médiation

RUE DE L'ÉCHIQUIER

Sans doute pratiquons-nous la médiation depuis toujours. C'est là, par son besoin impérieux, l'un des plus vieux métiers du monde. Mais peut-être aussi la pratiquons-nous par pragmatisme, trop cantonnés dans l'empirisme, ou bien nous contentant de la bonne volonté qu'elle mobilise. Car savons-nous la penser suffisamment en elle-même, à la fois dans sa logique propre et son art d'opérer ?

Plus récemment, il est vrai, la fonction de Médiateur s'est dégagée des pratiques coutumières et est revendiquée comme telle dans la société. Depuis une cinquantaine d'années, des principes et des prescriptions sont édictés à son sujet, des cursus de formation sont constitués. La nécessité qu'elle incarne s'est incontestablement imposée. Non seulement parce que la justice est encombrée, comme on sait, mais sans doute aussi percevons-nous que l'usage de la médiation peut être beaucoup plus ample et plus divers, se déployant dans de nombreux secteurs d'activité. Ou plutôt le pressentons-nous : la pratique de la médiation n'en est peut-être, à vrai dire, qu'à ses commencements.

Car il ne s'agit plus alors de trancher du Juste ou de l'injuste, mais de trouver une issue positive et concertée aux contradictions et différends rencontrés et pouvoir ainsi les « dénouer ». Par suite, de rendre nos relations plus heureuses et nos pratiques plus viables : le *dénouement* – par ce qu'il défait de blocage – n'est pas tant un achèvement qu'un avènement. Il lève le rideau sur de nouveaux possibles. En quoi la médiation instituée, même si elle paraît de création récente, rejoint la vocation la plus générale de la « médiation » dans la vie comme dans la pensée. Car il nous faut nécessairement *passer par de l'autre* quand le face-à-face nous accule, ou que l'*en soi* se fige, qu'il s'avère une impasse et devient stérile.

Mais cette discipline de la médiation, dont on éprouve de plus en plus l'utilité, voire la nécessité, a-t-elle été suffisamment réfléchie ? A-t-elle elle-même suffisamment élaboré les notions et les conceptions qui la spécifient et qui, par là, la justifient ? Je vois bien des spécialistes s'interroger sur son « flou conceptuel » sans guère pouvoir y remédier. On y parle volontiers d'« intuition », d'« empathie », on y traite de doigté, d'habileté et d'habilité, voire de « sagesse », et sans doute y faut-il ces qualités et cette implication humaines. Mais peut-on se contenter de vagues notions psychologiques ou de ce qui n'est plus qu'un appel aux bons sentiments ?

Aussi, pour lui donner plus de consistance, traite-t-on des « valeurs » qui doivent être celles du Média-

teur : par exemple et faisant triangle, le « courage », la « prudence » et la « justesse ». Mais ce point de vue éthique lui-même est-il suffisant ? Ou suffit-il, pour rendre compte de l'insaisissable figure du Médiateur, de la décrire selon ces lignes de fuite, à la fois comme un « gêneur » (par ce qu'il vient troubler des intérêts figés) et comme un « créateur » (par ce qu'il suscite de situation nouvelle) ? Ou suffira-t-il de dire qu'il est un « catalyseur » ? Je crois même que, si la médiation échappe à la pensée, ce n'est peut-être pas seulement que le terme serait utilisé de façon trop lâche, « tous azimuts », comme on s'en est beaucoup plaint ; qu'il serait un « fourre-tout » ou subirait les confusions d'un effet de mode. Ce n'est pas même que la médiation serait dispersée, dans son usage, entre une dimension plus stricte de médiation « institutionnelle » et celle, plus large, de la médiation « citoyenne » ; ou qu'elle se modifierait selon ses deux temps, selon qu'elle est anticipatrice et préventive ou bien qu'elle intervient après coup pour tenter de résoudre un conflit qui s'est durci et paralysé.

Peut-on même se contenter de croire que ce qui rendrait la médiation si malaisée à concevoir est, comme on le voit souvent avancé, que chaque médiation est singulière, dépendant d'une situation particulière, et que son cas par suite est difficile à généraliser ? Ou qu'elle oblige de sortir de la pensée « binaire » opposant diamétralement les contraires, elle qui aurait été si longtemps le moule de notre esprit, pour penser sur

un mode « ternaire », introduisant un tiers terme libérateur, comme on l'a tant recommandé ? Je me demande, à vrai dire, si l'embarras que nous rencontrons à penser la médiation ne doit pas nous porter à remonter plus en deçà dans les conditions mêmes de notre pensée. Cela pour cerner de plus près les *cohérences* qui y sont à l'œuvre et qui lui reviennent en propre : en se rendant plus conscient de sa démarche, on sera aussi mieux en mesure d'en explorer la capacité. En comprenant mieux son bien-fondé, on concevra également avec plus de rigueur ce que j'ai commencé de nommer son « art d'opérer » ; et l'on accroîtra du même coup son champ d'usage et son efficacité.

Ou, pour le dire plus précisément, si l'art de la médiation a été sans doute depuis si longtemps pratiqué, mais n'a pas été suffisamment réfléchi, s'il se voit condamné par conséquent à l'« empirie », je me demande si ce n'est pas parce que sa pratique ne se range pas d'emblée dans les cadres théoriques qui sont le plus couramment les nôtres, autrement dit sous les *attendus* de notre pensée. C'est du moins la proposition que je ferai ici. Mon chantier philosophique s'étant ouvert par décalage d'avec la pensée européenne en vue de la ré-interroger plus radicalement du dehors, en passant par une autre langue et une autre pensée, je serai porté ainsi à m'interroger : est-ce que la difficulté que nous rencontrons à rendre compte de la médiation ne tient pas, du moins pour une part, aux partis pris intellectuels qui sont ordinairement les nôtres, en

Europe et que, par là même, nous ne pensons pas, et même ne soupçonnons pas ? Ce pourquoi, mal à l'aise pour la penser, nous l'abandonnons à l'empirisme.

Car ce sont là des « choix », mais tellement enfouis dans notre esprit, que nous ne les discernons plus comme des choix engageant ainsi certains *possibles* de la pensée. Donc aussi en négligeant ou refoulant d'autres. Or ceux-ci, qui sont restés en friche, sous-développés, pourraient peut-être mieux éclairer certains aspects de cette pratique demeurée si longtemps coutumière. En tout cas pourraient-ils donner à penser pourquoi elle échappe, pour une part au moins, à l'emprise – à l'empire – des catégories qui ont dominé à notre insu notre esprit : qui ont fait, de façon rigoureuse, le lit de la Justice et de son idéal, mais peut-être ont maintenu dans l'ombre la pratique de ce qui s'est trouvé dénommé, au travers même de son indétermination, de ce terme – désormais labellisé – de « médiation ». Peut-être ces conceptions enracinées font-elles même obstacle à sa compréhension. Il faudrait dès lors *prendre du recul* dans notre esprit, c'est-à-dire ouvrir un écart vis-à-vis de notre propre pensée, pour rendre cette pratique de la médiation plus intelligible. Et, du même coup, en affûter la stratégie en la sortant de l'empirisme.

N'ayant aucune expérience personnelle, ou du moins professionnelle, de la médiation, je ne pourrai que proposer, à son sujet, quelques concepts de mon chantier en vue de les *essayer* sur ce continent nou-

veau à penser. Ils seront présentés progressivement à la suite comme autant de *biais* pour tenter de sortir la médiation de ce qu'elle garderait peut-être d'insuffisamment conçu, et ce à cause de « plis » théoriques qu'il faudrait commencer par *dé-plier*. Des concepts, sait-on bien, ont une vocation d'intelligence qu'on veut la plus générale en même temps qu'ils sont des *outils* tant pour agir que penser. Aussi proposerai-je ici des outils élémentaires pour conduire une médiation de façon concertée. Je souhaite qu'ils puissent l'éclairer à la fois dans sa raison et sa capacité d'opérer. Façon de concevoir, à travers eux, une petite « philosophie » – mais *pratique* – de la médiation : non seulement d'en interroger les principes, mais aussi d'en promouvoir la fonction et l'usage.

Peut-être de l'ouvrir à plus d'avenir.